

Xavier, ouvraient les portes de la Chine, et fondaient des églises jusque dans les capitales de ce mystérieux empire. Les bénédictins réformés de Saint-Maur se vouaient à l'instruction de la jeunesse noble et à de célèbres recherches historiques. Le pieux Bérulle rapportait de Rome la règle des oratoriens, destinés à la prédication et à la direction des âmes. Marie de Médicis faisait venir d'Espagne les frères de Saint-Jean-de-Dieu, charitables gardiens des malades, bientôt assez nombreux pour diriger trente hôpitaux.

XIV. De même une foule de couvents de femmes s'ouvraient d'un côté pour les sublimes sacrifices de la vie contemplative, de l'autre pour les soins plus doux d'une ingénieuse charité. Les carmélites, filles de sainte Thérèse, établissaient à Paris, rue d'Enfer, un cloître bientôt trop étroit pour les illustres recluses qu'y attiraient le mépris du monde et l'amour des plus effrayantes austérités. Moins sévères, les ursulines, récemment fondées à Brescia, ouvrirent leurs maisons à l'éducation gratuite des filles, et comptèrent bientôt en France plus de trois cents maisons. Rêvant pour la visite des pauvres une règle encore plus douce et plus facile, saint François de Sales appelait à Annecy M<sup>me</sup> de Chantal, fille d'un magistrat de Dijon, et y fonda l'ordre de la Visitation, qui se répandit avec une merveilleuse rapidité. Toutefois c'était à un de ses amis, au Français saint Vincent de Paul, qu'il était réservé de réaliser complètement cette pensée par ses filles de la Charité, et quelques années plus tard, les dames de la Visitation s'étant obligées à la clôture et bornées à l'éducation, une autre veuve, M<sup>me</sup> Legras, également fille de magistrat, commença à Paris, avec quelques humbles compagnes, ces visites du pauvre et ce soin des hôpitaux qui sont encore aujourd'hui la plus belle gloire de leur fondateur. Ainsi, pendant que de fortes et savantes compagnies d'hommes remplaçaient au dedans l'enseignement des universités, au dehors l'épée des croisés, de pieux essaims de femmes se disputaient le berceau des enfants et le chevet des malades, de plus en plus abandonnés par

les grandes dames, les bourgeois et les tiers ordres dégénérés.

XV. Épurés par les calamités publiques, les arts et les lettres reprenaient aussi leur éclat, mis en péril par la dépravation du siècle précédent, et s'épanouissaient sous l'impulsion de ces nobles vertus comme des fleurs prodiguées par une sève généreuse. En Italie, l'inspiration épique elle-même venait de se ranimer dans la *Jérusalem délivrée*, du Tasse; la musique religieuse, que le concile de Trente était sur le point de proscrire pour ses écarts, avait dû son salut aux merveilleuses compositions de Palestrina; enfin, si la peinture n'avait retrouvé ni le génie de Raphaël ni la pieuse naïveté de Fra Angelico, elle témoignait dans Guérchin et le Dominiquin un talent sérieux, sincèrement désireux de redevenir chrétien. Marie de Médicis tenait à honneur de répandre dans sa nouvelle patrie le goût de ces belles choses et de faire de Paris une autre Florence. Elle fit bâtir le palais du Luxembourg dans le style toscan, y réunit les toiles des premiers maîtres contemporains, et appela pour le décorer le Flamand Rubens, qui avait acquis talent et réputation par un long séjour au delà des Alpes. Quant aux lettres, les passions langoureuses de la nouvelle école italienne convenaient moins au caractère français que la mâle vigueur des Espagnols, et de nombreuses traductions de romans et de drames attestaient la vogue de Cervantès et de Lope de Vega, tous deux guerriers passés du service de la patrie au culte des muses. Ainsi, par de pieuses colonies et par des chefs-d'œuvre de tout genre, l'Italie et l'Espagne communiquaient à la France le contagieux amour du bien et du beau, et réparaient à l'envi les maux qu'avaient causés Catherine de Médicis et Philippe II. Non contente de favoriser ces relations, la reine les rendit bientôt plus intimes; cédant au penchant de son cœur, elle demanda pour son fils Louis XIII la main d'Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Ni la colère du parlement ni les menaces des huguenots ne purent entraver ce mariage, lien nouveau de la cour et du royaume avec l'Europe méridionale.

XVI. Bien qu'encore menacée de troubles intérieurs, la France avait donc terminé la première le débat qui allait ensanglanter le reste de l'Europe. Par une conviction courageuse, dont la conversion de Henri IV avait été la récompense, elle restait fidèle à la foi catholique, à la passion des grandes choses et au goût de ces arts dont les bords de la Méditerranée ont été de tout temps la patrie privilégiée. Cent cinquante ans plus tôt, la main virginale de Jeanne d'Arc l'avait arrêtée au bord de l'abîme, mais non convertie. Cette fois elle s'était sauvée elle-même par de plus durables vertus. Au milieu de longues guerres civiles, mêlant au choc des armes le choc des idées, ses enfants étaient redevenus forts, sérieux, magnanimes, et parfois dignes de leurs aïeux du XIII<sup>e</sup> siècle.

XVII. Alors que ces grandes choses s'accomplissaient paisiblement dans l'empire des esprits et des cœurs, en politique ce n'étaient qu'intrigues, tiraillements, petites et étroites ambitions. Au milieu des seigneurs avides qui se disputaient ses largesses, Marie de Médicis n'avait d'amis sûrs qu'une femme de chambre, Léonore, ramenée jadis de Florence avec son mari Concini. Cet Italien était fidèle, dévoué, mais dépourvu d'intelligence. Vainement la reine voulut-elle s'en faire un rempart et le grandir aux yeux de la foule en le nommant marquis d'Ancre, gouverneur de Normandie, maréchal et ministre : ces

dignités prodiguées à un étranger ne firent que lui tourner la tête, en même temps qu'elles excitaient la haine des jaloux. L'innocent et paisible courtisan devint bientôt le point de mire de tous les mécontents, qui n'osaient s'en prendre directement à sa protectrice. A leur tête se mit le premier prince du sang, le prince de Condé, qui se donnait pour le soutien et le représentant de la politique de Henri IV, et qui, bien que catholique, était le chef secret du parti huguenot. Fidèle aux traditions de ses pères, il protesta contre les abus de finances dont lui et ses parents étaient cause, s'éleva avec violence contre le mariage espagnol, arma en pleine paix, demanda l'épée à la main des places de sûreté et les frais de sa révolte, et, pour se rendre populaire, invoqua le vieux remède des états généraux.

XVIII. Désireuse d'éviter la guerre civile, au risque de l'avoir plus grave un jour, Marie de Médicis accorda tout, et convoqua à Paris les députés des trois ordres (1614). Comme d'habitude, de cette assemblée sortit plus de bruit que d'effet. La noblesse brilla par la futilité de ses demandes, et jeta de vaines clameurs contre l'envahissement par les bourgeois des places que désertait sa paresse. Le tiers état, représenté presque exclusivement par des gens de robe, officiers de justice ou membres des parlements, se montra jaloux de l'importance qu'il avait prise dans



Saint François de Sales.

imprenable : on ne put que ravager ses environs. Le grand événement de la campagne, le rendez-vous de la cour et des jeunes seigneurs, fut l'attaque de Montauban. Le fils des Montmorency, le duc de Guise, le jeune duc de Mayenne y rivalisèrent de bravoure et de témérité. Le plus vaillant et le plus aimé des trois, Mayenne, tomba dans la tranchée percé d'une balle. La France entière le pleura, et le peuple de Paris se vengea de sa mort sur le temple de Charenton. Après des assauts inutiles et désastreux, où les chefs montrèrent plus de courage que d'habileté, la mauvaise saison arriva; il fallut lever le siège. A la honte de cet échec se joignirent de douloureuses nouvelles : Nîmes et Montpellier maltrahaient les catholiques, pillaient les couvents, rasaient les églises. Un magistrat envoyé pour les apaiser avait été assassiné. Plusieurs garnisons royales venaient d'être indignement massacrées. Le connétable de Luynes fit expier ces méfaits à la petite place de Monheurt, qui fut pillée sans miséricorde et rasée jusqu'aux fondements. Le feu durait encore, qu'il mourut de la fièvre dans un village voisin. Il était temps; car déjà chancelaient la fortune et le crédit de ce parvenu sans talent, sans vigueur, sans génie militaire. Il laissait le royaume en plus piteux état qu'il ne l'avait trouvé, les huguenots pleins d'audace, l'armée découragée.

XXVI. Louis XIII, qui n'avait pas d'autre ministre sous la main, mais qui ne pouvait rester sans mentor, se réconcilia provisoirement avec sa mère, trop faible pour reprendre sur lui un empire durable, et revint à Paris chanter un *Te Deum* pour ses douteux exploits. L'année suivante, la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Plusieurs villes coupables d'atrocités furent livrées aux flammes, leurs habitants passés au fil de l'épée. Dès le printemps, le roi se mit à la tête de ses troupes. Cette fois son but était de reprendre Montpellier. Les mesures avaient été mieux concertées; le prince de Condé, devenu fidèle, dirigeait l'attaque; les réformés furent obligés de traiter, et leur soumission entraîna celle du Midi. Restait la Rochelle, fière de sa flotte et de ses fortes murailles.

L'État n'ayant pas de navires, le duc de Guise réunit tout ce qu'il en trouva sur les côtes de Provence, de Guyenne et de Normandie; avec cette marine improvisée, il offrit la bataille aux rebelles, les attaqua en guerrier digne de ses pères, leur prit plusieurs bâtiments, et les décida à la paix. Traités avec la même faiblesse que naguère les princes révoltés, les huguenots gardèrent leurs privilèges, Montauban et la Rochelle comme places de sûreté, et se trouvèrent en réalité plus forts et plus aguerris qu'auparavant.

XXVII. Ainsi la France, livrée à elle-même depuis la mort de Henri IV, se montrait incapable d'unité. Un vieux levain d'anarchie survivait aux guerres de religion comme jadis aux guerres des Anglais. Sans autre motif qu'une incorrigible ambition, grands et réformés replongeaient de gaieté de cœur leur pays dans de lamentables dissensions. Pour obtenir la paix, qui est le premier besoin des peuples, il fallait une main plus dure que celle de Concini, de Luynes et de Marie de Médicis, la main d'un autre Louis XI. La reine mère avait alors auprès d'elle deux hommes de confiance, décorés, sur sa demande, de la pourpre de cardinal : l'un était le pieux Bérulle, fondateur des oratoriens de Paris, ami des saintes âmes, ardent et sincère conseiller d'une politique toute catholique; l'autre était le prudent évêque de Luçon, Richelieu, connu par son discours aux états généraux, par la réconciliation habilement négociée du roi avec sa mère, et faisant silencieusement son chemin par la faveur de l'un et de l'autre. Ce dernier semblait plus timide, plus souple, plus facile; il fut préféré et devint ministre à trente-neuf ans (1624). C'est ainsi que, par l'apparence d'une fausse sagesse, les ambitieux l'emportent sur les gens de bien, et séduisent ceux qu'ils sont destinés à châtier. Bérulle eût perdu dans le soin des affaires un temps mieux employé à la direction des âmes et au soin des bonnes œuvres; peu propre à punir les mauvais, il eût peut-être amolli les bons par le dangereux enivrement des grandeurs et compromis sans le savoir la renaissance catholique. Un maître sans scrupules convenait mieux à un

roi, à des grands, à des partis sans vertus.

XXVIII. Au début, Richelieu accepta comme malgré lui le faix du pouvoir, alléguant sa santé, ses goûts, son incapacité, jusqu'à ce que seul, maître de la faveur royale, il pût satisfaire sa soif de dominer et déployer cette énergie à laquelle rien ne devait plus résister. Dès lors il rompit ouvertement tout lien de reconnaissance, et prouva que jamais la voix du cœur ne l'arrêterait dans ses combinaisons politiques. Sans égard pour l'Église romaine, dont il portait la pourpre, et pour la reine, qui l'avait comblé de ses bienfaits, il brisa sur-le-champ les alliances catholiques contractées depuis la mort de Henri IV; jetant un coup d'œil pénétrant sur les désordres de l'Europe, il renoua le projet d'en tirer parti pour l'agrandissement de la France, et se ligua avec les protestants pour hâter la chute désormais imminente de l'empire espagnol et autrichien. Dans ce but, il envoya de l'argent et des soldats aux Hollandais, qui venaient de recommencer la guerre en Belgique, s'unit avec les rois de Danemark et d'Angleterre pour soutenir l'électeur palatin en Allemagne, gagna au delà des Alpes Venise et la Savoie, et, pour comble d'audace, fit enlever par dix mille hommes la Valteline, passage important d'Italie en Allemagne, que les Espagnols disputaient à la Suisse, et que, comme arbitre, le pape avait fait occuper par ses troupes.

XXIX. Pour cimenter ce nouveau plan et démolir complètement l'œuvre de Marie de Médicis, il déjoua habilement un projet de mariage entre l'héritier du trône d'Angleterre et une princesse espagnole, fit écon-

duire à Madrid le prétendant qui s'y était aventuré, et pour le consoler lui promit la main de Henriette de France, sœur de Louis XIII. La mort du roi Jacques I n'arrêta pas cette union, et son fils Charles I, indolent et léger comme lui, devint beau-frère du roi de France. Richelieu chargea son innocent rival, le cardinal de Bérulle, de négocier avec le pape ce mariage hérétique, les leurrant tous deux de l'espoir que, comme au VII<sup>e</sup> siècle, ce scandale serait effacé par la bienfaisante influence d'une reine catholique, destinée peut-être à convertir son époux et son royaume. L'illusion ne fut pas longue. Henriette put à peine garder quelques Français autour d'elle et entendre la messe à l'intérieur de son palais. Tout ce que la France en recueillit, ce fut d'être plus étroitement unie à la ligue protestante, et de rendre inévitable sa rupture avec les puissances catholiques.

Elle était à la veille de réaliser ce projet tant de fois interrompu, quand ses propres réformés en compromirent le succès, et attirèrent sur eux les justes et implacables ressentiments de Richelieu. Sous prétexte d'un fort construit à ses portes, la Rochelle se souleva et donna le signal d'une nouvelle prise d'armes. Faibles sur terre, les huguenots se croyaient du moins invincibles sur mer. Mais, sans perdre un instant, le cardinal tourna contre eux la marine de la Hollande et de l'Angleterre ses alliés, les écrasa sous ces forces inégales, et réduisit leurs chefs à se réfugier au delà de la Manche.

XXX. Grande fut l'indignation de ses voisins quand ils apprirent que leurs vaisseaux avaient servi contre leurs frères de religion.



Le cardinal de Richelieu.

le royaume, refusa de fléchir seul le genou en présence du roi, se montra intraitable au sujet du concile de Trente et des rapports avec le saint-siège, et, pour se venger des nobles, fit voir que le désordre des finances ne provenait que de l'abus des pensions. A son tour le clergé se plaignit amèrement de l'ingratitude des magistrats, rappela qu'il avait fait l'éducation de la France, et qu'il lui avait donné trente-cinq chanceliers. Mais, exprimés par l'évêque de Luçon, ces griefs respiraient plus d'orgueil que de sentiment chrétien, et sous la robe violette de Richelieu laissaient percer le fils du grand prévôt. En effet, serviteur de Henri III, le père du jeune prélat avait été un des exécuteurs du coup d'État contre les Guises. Lui-même avait hérité de cette ambition sans scrupule; sous une prudence consommée il nourrissait le génie des affaires de Philippe II et d'Élisabeth, et cette passion de dominer d'autant plus tenace qu'elle excluait toutes les autres.

XIX. Les états ayant été dissous sans autre résultat que des doléances contradictoires, le parlement continua à les vouloir remplacer, appela les princes du sang dans son sein, et, par d'odieuses remontrances, se fit l'écho du tiers état. A la faveur de cette fermentation, les huguenots crurent recommencer les belles guerres du siècle précédent, et se levèrent en masse. Le vieux ministre Sully, mécontent depuis qu'il était disgracié, ne rougit pas d'exciter leur révolte et de leur donner pour chef son gendre Rohan, que la reine avait aussi négligé de contenter. Par Sedan, qui appartenait au fougueux duc de Bouillon, les réformés étaient en relations avec l'Allemagne; par la Rochelle, fière et indépendante cité, la mer était ouverte aux Anglais. Secrètement associé à cette cause, Condé réunit aussi des troupes, et il fallut au roi l'escorte d'une armée pour aller à Bordeaux célébrer son mariage avec Anne d'Autriche (1615). Ainsi renaissaient ces incorrigibles prétentions de partis, toujours prêtes à compromettre la grandeur et la sécurité de la France.

XX. La couronne n'avait pas, comme aujourd'hui, d'immenses ressources concentrées

dans sa main; quelques seigneurs, quelques villes pouvaient la tenir en échec. Incapable de venir à bout des rebelles par la vigueur, Marie de Médicis essaya encore une fois de les désarmer par des concessions. Cependant, à la fin, les exigences du prince de Condé devenant intolérables, elle le fit arrêter et mettre à la Bastille. Cet acte de juste autorité aurait dû tout terminer; parti d'une main faible, il ne fit qu'irriter les esprits. Suivant le mot d'ordre, chacun s'en prit à l'Italien Concini; d'aigres pamphlets, payés par les grands, dénoncèrent cet étranger de qui venait tout le mal; les princes le signalèrent au parlement; la populace pilla son hôtel. Le roi feignit de croire ses calomniateurs, et en secret se joignit à eux. A voir ce prince solitaire et taciturne à seize ans, laissant à son frère Gaston la fougue de la jeunesse, on n'eût pas dit le fils dont le joyeux Henri IV avait partagé les jeux. La crainte de sa mère et la terreur de Dieu l'avaient comme pétrifié: triste fruit de l'autorité sur les âmes sans ressort! et la jeune Anne d'Autriche elle-même n'avait pas trouvé d'écho dans ce cœur de marbre. Rien de dangereux comme cette fausse et sombre vertu, inaccessible à l'amour du bien, fertile en prétextes pour commettre sans scrupules les actes les plus coupables. Las d'obéir, mais incapable de se gouverner seul, ayant besoin, comme la France, d'un maître plus sévère, il saisit avec empressement l'occasion de secouer le joug maternel en frappant le maréchal d'Ancre. De nobles gentilshommes prêtèrent la main à ce complot: un matin Concini, entrant au Louvre, tomba atteint de plusieurs coups de pistolet (1617). Son cadavre fut livré aux insultes de la multitude; le parlement instruisit sur l'heure le procès de sa femme, encore moins coupable que lui, et dans son zèle trouva moyen de la condamner à mort comme sorcière. Leurs biens furent confisqués, leur fils chassé du royaume, et chacun d'applaudir afin de mériter sa part de dépouilles (1617).

XXI. Pour un roi comme pour un peuple, conquérir son indépendance par une pareille lâcheté, c'est se condamner à être à jamais esclave. La reine mère, d'abord consignée

dans son appartement, se retira à Blois (1617), ne laissant le pouvoir ni aux princes du sang, ni aux magistrats, ni à Louis XIII lui-même, mais à un jeune favori, habile à dresser des faucons, qu'un caprice du jeune roi avait fait duc de Luynes, et qui devint tout d'un coup gouverneur de Normandie, premier ministre et connétable. Ceux qui avaient levé la tête le plus haut devant Marie de Médicis, durent la courber devant le superbe parvenu. Il ne daigna même pas faire sortir Condé de la Bastille, et feignit de l'y oublier pendant plus de deux ans: épreuve salutaire qui corrigea ce prince pour le reste de ses jours.

XXII. Si en France personne n'avait rien gagné à ce changement de pouvoir, au dehors, loin d'être conjurée, la crise religieuse, que la mort de Henri IV avait retardée, éclatait plus menaçante. En Angleterre, en Hollande et en Allemagne, la singulière réforme que Henri VIII et Luther avaient prétendu accomplir en lâchant la bride à toutes les passions, n'avait satisfait que quelques seigneurs ou courtisans enrichis des biens de l'Église. Ces premières sectes auraient péri si l'esprit de Calvin n'était venu les rajeunir et en faire des religions nationales, contenant l'orgueil et l'ambition de tous, et demandant aux princes, pour prix de la suprématie spirituelle, de travailler à la grandeur et à la fortune de leurs peuples. Élisabeth était le type achevé de ce nouveau système non de vertu, mais d'intérêt bien compris. Ses successeurs ne devaient vivre qu'à condition de lui ressembler. Vainement le nouveau roi d'Angleterre et d'Écosse, Jacques I, fils de Marie Stuart, avait cru désarmer ses sujets en embrassant le culte anglican et en persécutant les catholiques. Léger, prodigue, voluptueux, Français comme sa mère de goûts et de tempérament, il ne répondait pas aux vues d'un peuple commerçant, économe, sérieux et plus avide encore de richesses et de domination que de liberté. Il acheva de se rendre suspect en vivant dans une honteuse neutralité et en refusant du secours à son propre gendre l'électeur palatin, audacieux champion de la cause protestante: son fils, Charles I, devait payer de sa tête cette politique incertaine et frivole.

XXIII. Dans les Pays-Bas, les événements avaient marché plus vite, et le défenseur de la tolérance et des libertés publiques, le pacifique Barneveldt, venait à soixante-dix ans de monter sur l'échafaud. A sa place s'élevait un ingrat qu'il avait comblé de bienfaits, le jeune Maurice de Nassau, militaire absolu, farouche calviniste, par sa mère petit-fils de Coligny, et, pour venger son aïeul, fondateur de cette maison d'Orange, non moins funeste à la France que les neveux de Charles le Téméraire. Mêmes tendances au delà du Rhin. Irrités par le réveil du catholicisme en Autriche et en Bavière, et par les progrès à vue d'œil du mouvement religieux, les protestants s'étaient soulevés et avaient enfin trouvé un chef. Ce fut encore un calviniste, l'électeur palatin Frédéric V, qui osa disputer à la maison d'Autriche la couronne impériale et la Bohême, et qui, moins prudent que ses voisins, ouvrit à ses risques et périls cette guerre de Trente ans dont la Prusse devait recueillir les fruits.

XXIV. Dans cet élan général, les réformés se croyaient sûrs de vaincre. La faiblesse de Marie de Médicis et du duc de Luynes leur avait tourné la tête au point que, loin de rechercher l'alliance de la France, ils prétendaient la conquérir. Avec une ridicule outrecuidance, leurs députés assemblés à la Rochelle déclarèrent la guerre au roi, et partagèrent ses États en huit départements militaires, confiés avec des pouvoirs illimités aux chefs principaux de leur parti. Quand il s'agit d'en prendre possession, tout se borna à mettre garnison dans quelques villes dévouées. Toutefois, bien que peu nombreuses, c'en était assez pour prolonger cette petite crise et renouveler les malheureux sièges qui avaient éternisé les guerres civiles. Car, dans ce pays où les armées de Charles-Quint n'avaient pu pénétrer, depuis l'invasion des Normands villes et villages s'étaient fortifiés; nobles et bourgeois se piquaient de défendre leurs murs, et la moindre province demandait des années pour être conquise.

XXV. Il fallut vingt-deux jours pour réduire la petite garnison de Saint-Jean-d'Angély. Ravitaillée par mer, la Rochelle était